Alfred Krupp

Autor(en): **Anderegg**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **74 (1929)**

Heft 3

PDF erstellt am: **19.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-341201

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Alfred Krupp[1].

Ecrit d'après la correspondance intime et les archives de la maison Krupp, ce livre fait partie de la collection d'études, de documents et de témoignages pour servir à l'histoire de notre temps. Il raconte la vie d'Alfred Krupp, ce pionnier de l'acier et de l'industrie allemande moderne qui, s'il ne fut pas le fondateur effectif de la maison Krupp, en fut le créateur et en dirigea les destinées pendant 61 années (1826-1887), dès l'âge de 14 ans jusqu'à sa mort.

Alfred Krupp consacra toutes ses forces, toute sa vie, à arracher à la ruine, puis à développer la petite fabrique d'acier fondu que son père, Friedrich Krupp, lui avait léguée en mourant. Ce dernier avait voulu, en risquant sa fortune et son existence, fournir à l'Allemagne et au continent l'acier fondu, la matière la plus fine de l'époque et d'une grande valeur, qui se fabriquait en Angleterre, et dont le blocus privait le continent. Grâce à ses connaissances techniques et à son énergie, Friedrich Krupp semblait devoir atteindre rapidement le succès. Il ne rencontra que mécomptes et désillusions et mourut ruiné à l'âge de trente-huit ans. Si la jeunesse d'Alfred Krupp est dominée par ces événements malheureux, les travaux et l'énergie de son père exercèrent sur lui une profonde influence qui le rendit non seulement capable de recevoir des mains défaillantes de son père la grande tâche que celui-ci avait entreprise, mais de la poursuivre, et de réussir.

Toute l'existence d'Alfred Krupp se résume dans la lutte qu'il soutint pour accomplir cette tâche ; aussi n'est-il pas possible de la raconter sans décrire le développement de la formidable entreprise qui fut le résultat de son travail. Sa vie et sa fabrique finissent par se confondre et devenir une.

[1] *Krupp*, par Wilhelm Berdrow, traduit de l'allemand par Henri Besson, 530 pages, Payot, Paris, 1928.

Il fallait, pour fournir un travail aussi considérable et mener à bien une tâche aussi écrasante, posséder des qualités exceptionnelles. Elles ne manquèrent pas à Alfred Krupp : intelligence, volonté, ténacité allant jusqu'à l'entêtement, énergie inébranlable, capacité de travail incomparable et, par-dessus tout, un orgueil indomptable qui, chez un autre homme, aurait peut-être causé sa perte, mais qui, chez lui, eut une grande part à son succès ; et, alliées à ces qualités, une juste connaissance des hommes et une grande droiture dans les affaires.

Ses premières années furent faites de longues et pénibles luttes pour faire accepter ses produits, les améliorer, se créer une réputation de bon fabricant, et pour développer sa petite entreprise avec les moyens de fortune auxquels sa situation financière très précaire l'obligeait à recourir. Krupp visite lui-même sa clientèle ; entre ses voyages, il travaille jour et nuit pour mettre au point sa fabrication, étudier de nouvelles machines, de nouveaux procédés et fixer les idées et inventions que son cerveau toujours en ébullition lui suggère. L'un des premiers, il garantit ses produits, c'est-à-dire qu'il remplace les aciers qui se montrent défectueux à l'usage, chose inconnue jusqu'alors et qui lui gagna la confiance de la clientèle.

Jamais en repos, telle pourrait être sa devise. On pourrait presque dire que, pendant toute sa vie, Alfred Krupp tourna dans un cercle vicieux. Il perfectionne ses moyens de travail et agrandit son usine, engloutissant ainsi souvent tous les bénéfices de l'entreprise ; après quoi il doit chercher des commandes, d'autres débouchés et de nouveaux produits pour occuper son usine agrandie. Comme il le dit lui-même, il faut que les cheminées fument. Le mérite, la gloire de Krupp, — d'aucuns diront sa chance, — fut de toujours sortir de ce cercle vicieux dans lequel il se plaçait régulièrement, malgré les conseils de ses amis et de ses collaborateurs. C'est qu'il ne se contentait pas de vivre pour son entreprise actuelle ; tous ses efforts se portaient sur son usine future qu'il pressentait, qu'il voyait et, surtout, qu'il voulait. Dans cette marche ascendante de l'industrie vers le progrès, il était de plusieurs années en avance sur ses collaborateurs, et cette avance il l'a conservée

jusqu'à la fin de sa carrière. C'est la raison pour laquelle il a si souvent été méconnu et incompris même de ses proches.

Son principe fut toujours : « l'agrandissement continu des affaires ». Lorsqu'on lui reprochait sa manie de construire et d'agrandir, il répondait : « je vais de l'avant et ne contrarie pas le développement ».

— Combien d'ouvriers avons-nous maintenant ? demandait-il un jour à l'un de ses comptables.

— Environ mille.

— L'an prochain, nous en aurons deux mille, répond-il.

Il montre à un vieux contre-maître un moulin à vent que l'on voit au loin, très loin en dehors de l'enceinte de la fabrique : « Ce sera un jour le centre de la fabrique, lui dit-il ». Chacun tient la chose pour impossible et pourtant, un beau jour, les terrains autour du moulin sont achetés par Krupp et sa prophétie se réalise. Lorsqu'il construisit son marteau géant « Fritz », qui devait coûter des millions, on doit avoir dit : « Krupp est devenu fou ! » et l'on se demanda quelles pièces de forge pouvaient bïen être destinées à ce marteau. Krupp a pensé à ce marteau sept ans durant. Il voyait déjà les arbres-manivelles et les arbres d'hélice géants des grands paquebots projetés, ainsi que ceux des nouvelles flottes de guerre en naissance, de même qu'il prévoyait que les canons lourds suivraient certainement les nouveaux canons de campagne qu'il construisait. Il était loin d'être fou ; il prévoyait, comme il le disait, « les travaux pour les dix années prochaines ».

L'esprit de Krupp pénétrait si loin dans l'avenir et ses possibilités que parfois il ne voyait plus aucune limite. Les investissements exagérés de fonds qu'il faisait en matière première lui attiraient maint désagrément de la part de ses banquiers et n'allégeaient pas la situation financière toujours très difficile de l'entreprise. En vain ses amis lui conseillaient de transformer son entreprise en une société anonyme, poussés surtout par le désir de donner un peu plus de sécurité à leurs prêts, et lui montraient la plupart des entreprises analogues subir cette transformation. Dans son superbe orgueil et son amour de l'indépendance, il refusa toujours ; il ne voulut rien de cette transaction qui serait très favorable à sa fortune

personnelle, ainsi qu'à la trésorerie gênée de l'entreprise, mais il entendait être le seul maître dans son usine.

Après des années de luttes pour lancer son acier fondu, Krupp lutta pour les applications de son produit, dont les deux plus célèbres sont le matériel de chemin de fer et les canons. Dans ces deux domaines, il fut un novateur.

En 1868, le prince Jérôme, cousin de l'empereur Napoléon III, visita la fabrique Krupp et ses installations sociales et prononça la phrase si souvent répétée : « Mais c'est un Etat dans l'Etat ». Et, dans les premières années du XX^{e} siècle, l'entreprise Krupp pouvait passer pour l'un des piliers sur lesquels reposaient l'Empire allemand et son armée. Aussi est-on étonné de lire que, jusque dans les dernières années de sa vie, Alfred Krupp fut en lutte ouverte avec les administrations du royaume de Prusse, et plus tard avec celles de l'Empire. Ardent patriote, son désir était que son pays bénéficiât en toute première ligne de ses inventions et des produits de sa fabrique. Son matériel de chemin de fer, de beaucoup supérieur aux matériels alors en usage qui provenaient en bonne partie de l'Angleterre, fut continuellement critiqué et refusé par l'administration prussienne ; celle-ci ne se décida à l'adopter qu'après que les autres Etats confédérés, et même l'étranger, eussent expérimenté les produits Krupp pendant plusieurs années et passé d'importantes commandes. Dans l'armée et la marine, même opposition. Si Krupp finit par l'emporter, c'est après avoir lutté, après des travaux et des essais coûteux qui durèrent de longues années.

Avant lui, la construction des canons était, en Prusse, l'affaire de l'Etat, ou plutôt des Commissions d'essais. Mais Krupp ne pouvait laisser construire les canons en acier fondu par les fonctionnaires prussiens qui ne connaissaient pas la fabrication de cet acier. Il entra ainsi forcément en conflit avec eux, et bientôt ils devinrent ses adversaires acharnés. Ce fut le début d'un long et dur combat qui remplit sa vie dès 1860 et devint presque sa vie même.

Malgré les essais tous favorables aux canons Krupp, les fonctionnaires continuent à construire des canons de bronze ou à en acheter en Angleterre. Il faut l'intervention du prince-

régent, plus tard du roi, pour faire obtenir à Krupp quelques commandes. Celui-ci crée de nouvelles pièces et en fait cadeau au roi, mais ces nouveaux canons sont relégués par les fonctionnaires dans quelque arsenal obscur au lieu d'être expérimentés, ou bien les essais sont poursuivis d'une façon partiale. Tout autre que Krupp aurait abandonné la lutte, mais son patriotisme et son entêtement ne se laissent pas abattre ; il est convaincu de la supériorité de ses canons et est sûr qu'ils finiront par s'imposer. Il repousse les avances de la France et de la Russie qui l'engagent à créer une fabrique sur leurs territoires ; il veut être, avant tout, le fournisseur de la Prusse.

Dans toutes les questions d'artillerie, il fait preuve d'une clairvoyance et d'une justesse de jugement remarquables ; dans ce domaine également, il est de plusieurs années en avance sur son temps. Dès le début de la guerre de 1870, il prend, de lui-même, des mesures pour que ses usines soient en état de satisfaire à toutes les demandes éventuelles de l'Etat en matériel de guerre. Le 20 juillet déjà, il offre une contribution de guerre en canons d'une valeur d'un million de thalers ; on lui répond par un froid remerciement en lui faisant savoir qu'on doit tout d'abord étudier les besoins de l'armée. Il offre deux canons courts de mille livres qu'il avait en fabrication. Nouveau refus, et six mois plus tard, l'armée prussienne manquait de canons lourds à grande portée pour bombarder Paris.

Le siège de Paris pose à Krupp un nouveau problème : le tir contre ballons pour empêcher la liaison de Paris assiégé avec la province. En quelques semaines, un canon spécial fut construit, canon que Krupp offrit au ministre de la guerre en promettant d'en livrer une vingtaine d'autres très rapidement. Le canon d'essai donna satisfaction, mais les Parisiens ayant renoncé à expédier leurs ballons de jour, Krupp fut prié d'interrompre la fabrication. Le siège de Paris traînant en longueur, il construisit un mortier géant de cinquante-six centimètres de diamètre dont il put livrer deux exemplaires après six semaines. Son offre fut repoussée. Il propose aussitôt des mortiers plus légers dont le ministre ne voulut rien non plus.

Son besoin intense de sacrifice ne fut pas entamé par ces

contrariétés ; il se porta sur les œuvres de charité, les hôpitaux, les invalides. La supériorité de l'artillerie légère prussienne, donc de ses canons en acier fondu, lui fut aussi une grande satisfaction et une récompense de ses travaux.

Même après la guerre, il eut encore à soutenir bien des luttes pour faire triompher ses matériels, tant dans l'armée que dans la marine. Seuls son énergie, son entêtement et sa foi dans le succès le conduisirent au but. Aussi peut-on dire, aujourd'hui, que lorsque le contre-amiral von Reutter a coulé, à Scapa Flow, la flotte allemande, la mer s'est refermée sur soixante-dix ans de travail de la maison Krupp et que si l'œuvre de Bismark a été atteinte dans ses bases par la guerre mondiale, l'œuvre de Krupp, elle, est restée à peu près intacte.

Pour Krupp, tout semble se résumer dans son travail et son usine. A quarante ans seulement, il songea à se marier, n'ayant pas eu, dit-il, le temps d'y penser auparavant.

De santé plutôt délicate, il ne s'accorde aucun ménagement. Le succès qui vient lentement mais sûrement ne l'éblouit pas ; il ne reste jamais couché sur les lauriers qu'il vient de cueillir, mais pousse toujours de l'avant en éperonnant ses collaborateurs. Cependant, les luttes et les contrariétés finissent par attaquer son caractère qui devient inégal et impatient, sans rien lui enlever toutefois de son énergie et de sa puissance de travail. S'il est très souvent en voyage et en villégiature, il n'en est pas moins toujours le maître, et dirige ses subordonnés par ses nombreuses lettres. Tous les rois et les princes des divers continents veulent rendre visite à ce roi de l'industrie, qui les héberge grandiosement dans son immense villa sur la colline, mais ne daigne pas toujours les recevoir personnellement.

Cet homme qui traite d'égal à égal avec les souverains et les grands de ce monde, reste toujours avec ses ouvriers celui qu'il fut au début de sa carrière, c'est-à-dire l'un des leurs. La petite maison qu'il habita avec sa mère est conservée pieusement au milieu des bâtiments de l'usine. Ses oeuvres philanthropiques sont nombreuses, et là aussi Krupp fut un pionnier. Dans les périodes de crise, il occupait ses ouvriers de toutes les façons possibles mais ne les renvoyait pas. Dans

les premières années de son activité, pendant une crise très dure, tout l'argent disponible ayant été dépensé, il fit fondre l'argenterie de famille pour payer les sept ouvriers qui travaillaient alors dans sa fabrique. Ses ouvriers l'aiment et le respectent ; tout d'abord Monsieur Alfred, il est devenu Monsieur Krupp, puis, enfin, le vieux patron, tandis que lui signe souvent ses lettres : un vieil ouvrier.

Après soixante-dix ans, il applique encore toute sa volonté et toute sa sollicitude à son œuvre ; il visite la fabrique, et son regard infaillible découvre toujours quelque chose à blâmer et quelque désordre. Mais sur cet homme rapidement vieilli et usé par le travail, pèsent les luttes et les expériences de plus de cinquante années, et seule la mort peut le débarrasser de ce fardeau.

En lisant ces pages excessivement intéressantes, malgré certaines longueurs et des lourdeurs de traduction qui auraient pu être évitées, on ne peut s'empêcher de ressentir une vive sympathie pour cet homme orgueilleux et volontaire qui entreprend, presque seul, une lutte de géant, et on admire son énergie, sa ténacité, sa puissance formidable de travail, et sa droiture qui finissent par lui procurer le succès.

Peut-être les générations actuelles ne comprennent-elles plus une vie faite uniquement de travail, de renoncements et de déceptions. Malgré tous ses succès et sa gloire, la carrière d'Alfred Krupp ne sera pas enviée de beaucoup. Mais dans un temps où les hommes de caractère semblent devenir toujours plus rares, il est réconfortant de lire la vie d'un homme qui n'a admis ni compromis, ni lâcheté, ni protections, mais qui a osé lutter et souffrir pour faire triompher les idées qu'il avait reconnu être bonnes. A.